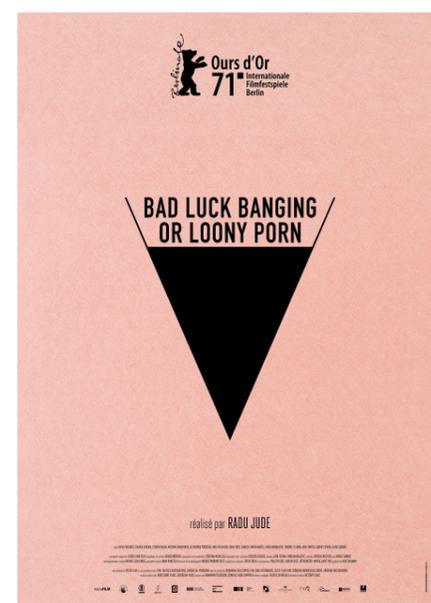


# Le Monde



## Une charge virulente contre nos sociétés de l'information

Le cinéaste roumain Radu Jude dénonce le retour de l'obscurantisme et dénonce vertement les contradictions du monde contemporain

### BAD LUCK BANGING OR LOONY PORN

De la nouvelle vague roumaine apparue au milieu des années 2000, Radu Jude, né en 1977, est sans doute le cinéaste le plus politisé et, en ce sens, celui qui fait preuve du plus grand mordant. Ses films de fiction arrivés jusqu'en France (*Papa vient dimanche*, en 2012, *Aferim*, en 2015) cachent une œuvre plus protéiforme, parsemée de documentaires ou de montages d'archives, obsédée par une conscience historique roumaine grevée de dénis et de falsifications, notamment sur les massacres et oppressions du passé récent. C'était tout l'objet du formidable *Peu m'importe si l'histoire nous considère comme des barbares* (2018), où une femme de théâtre montait un spectacle sur l'implication de l'armée roumaine dans les massacres des juifs d'Odessa (1941), et réveillait par mégarde l'antisémitisme rampant des foules.

*Bad Luck Banging or Loony Porn*, Ours d'or de la Berlinale de 2021, ne fait pas, en ce sens, dans le détail. Sous ce titre traduisible par « baise malchanceuse ou porno déglingué », se cache un film

tourné sur la brèche en plein tourbillon pandémique.

Son argument est une charge à grands coups de hache contre nos sociétés de l'information prétendument avancées, mais marquées par un retour à grande échelle de l'obscurantisme. Emi (Katia Pascariu), professeure d'histoire dans un collège de Bucarest, apprend qu'une vidéo de ses ébats sexuels, tournée pour pimenter sa vie conjugale, a fuité sur Internet. Elle est convoquée à un conseil de discipline pour affronter la meute des parents d'élèves exigeant son renvoi.

#### Obscénité marchande

La construction du film est dialectique, en quatre blocs qui se confrontent. D'emblée, Radu Jude nous place face à la vidéo du litige, une bande porno amateur qui n'a, dans le fond, rien de bien choquant. Puis, on retrouve Emi en tenue de ville, traversant Bucarest, catastrophée dans l'attente de son « procès ». Lui emboitant le pas, la caméra profite de son trajet in extenso pour s'attarder sur tel ou tel détail : une affiche publicitaire dont le modèle prend une pose lascive, des étalages vomissant une camelote criarde, d'énormes 4x4 débordant sur les trottoirs... L'obscénité marchande donne à la ville son vrai visage,

**Le cinéma est à son meilleur quand du simple enregistrement d'une réalité donnée découle sa propre critique**

à côté de quoi la bagatelle du début semble dérisoire. A travers elle se profile une Roumanie post-communiste défigurée par son ralliement au pas de course à une économie de marché anarchique. Le cinéma est alors à son meilleur quand du simple enregistrement d'une réalité donnée découle directement sa propre critique.

En son centre, le film accueille un long interlude et bascule alors dans un exercice flaubertien, dressant un stupéfiant glossaire des idées reçues. Sous forme d'un montage composite d'archives et d'images d'emprunt, Radu Jude adopte une rhétorique d'agitprop pour mieux tirer à boulets rouges sur les violentes contradictions du monde contemporain. Au chapitre « réchauffement climatique » : des hordes de vacanciers barbotant dans le même bassin, suivis d'un tombereau de déchets

écoulés dans une rivière. Au chapitre « famille » : un rappel statistique sur la proportion d'enfants maltraités au sein des foyers roumains... Ce geste métacritique décapant fait du cinéaste l'un des rares continuateurs, de nos jours, du Godard militant des années 1970 et du groupe Dziga Vertov.

Le dernier volet marque un retour à la fiction initiale, avec la comparaison d'Emi devant une assemblée de parents composant un panel caricatural de la bonne société offensée. On trouve parmi eux un militaire, un prêtre, un pilote, quelques bourgeois collet monté, qui agonissent l'enseignante d'injures sexistes et de contre-vérités. Retombant sur des assises théâtrales, et dans un type d'humour chansonnier plus référencé, le passage vire à la pantalonnade.

Il ne suffit pas pour autant à faire oublier un film dont la colère éclate, comme une grenade à fragmentation, dans une myriade de rires destructeurs. Au vu du tour satirique que prend notre époque, on pardonne à la satire de monter un peu dans les tours pour faire entendre sa voix. ■

MATHIEU MACHERET

Film roumain, luxembourgeois, tchèque et croate de Radu Jude. Avec Katia Pascariu (1h46).